

beaucoup d'autres villes habitées en grande partie par les descendants de pionniers allemands dont un certain nombre sont venus s'établir dans notre pays pour échapper à l'oppression qui se manifeste bien ouvertement depuis longtemps sur le vieux continent. On ne saurait trouver une meilleure classe de citoyens dans un pays quelconque. J'ai eu l'honneur de les représenter au Parlement. Je suppose que si l'on avait pu identifier les votes enregistrés en ma faveur, on aurait probablement constaté qu'un plus grand nombre d'électeurs allemands que d'électeurs anglais ou d'autres nationalités m'avaient élu au Parlement et m'avaient procuré l'avantage de devenir bientôt ministre de la couronne. Je ne cacherai pas les sentiments que j'entretiens à l'égard des peuples en cause si profondément atteints par ce conflit lorsque j'aurai à en parler. Lorsque j'ai eu l'avantage, il y a quelque quarante ans de recevoir de l'université Harvard une bourse d'études en Europe, j'ai passé une partie d'une année dans la cité de Berlin, en Allemagne. J'ai vécu avec une famille allemande, la famille d'un artiste de renom de Berlin, et j'ai assez bien connu le peuple allemand à cette époque. Depuis, j'ai visité l'Allemagne en d'autres occasions, et je crois être assez renseigné sur les Allemands. Mais je sais aussi ce que signifie la tyrannie dans l'univers; je sais quelque chose du prix auquel la liberté a été achetée; je ne ferai pas mentir le sang libre qui coule dans mes veines en omettant de prendre toute mesure qui peut être nécessaire pour conserver la liberté.

Je n'ai jamais songé que le jour viendrait où, après avoir consacré toute une vie dans un effort continu pour promouvoir et maintenir la paix et la bonne volonté dans les relations industrielles aussi bien qu'internationales, il m'incomberait de diriger le Dominion du Canada dans une grande guerre, mais cette responsabilité je l'assume en sachant que je dois être fidèle au sang qui coule dans mes veines et en travaillant au maintien de la liberté, de la liberté de mes concitoyens, de la liberté de ceux dont les vies ne sont pas protégées dans d'autres collectivités et d'autres pays, de la liberté de l'humanité même.

Le leader de l'opposition a déclaré qu'il n'y aurait pas de sa part de manœuvres politiques à l'heure actuelle, pas de critiques captieuses. Je suis absolument sûr que personne en cette Chambre ne songe à rien de tel; nul membre ne peut penser à des intrigues dans la présente situation. L'honorable député n'avait pas besoin de me dire qu'il n'avait à l'esprit rien de cette nature. Je le connais trop bien pour ne pas comprendre qu'il serait le premier à s'abstenir de toute querelle politique. Qu'il

me permette de le remercier sur-le-champ d'avoir été l'un des premiers, sans attendre la convocation des Chambres, à m'assurer qu'il appuierait le Gouvernement en l'aidant à faire face à cette grave crise.

Il y a quelque chose que je tiens à dire à l'honorable député, parce que cela aidera peut-être à écarter tout malentendu qui pourrait exister. Il semble avoir cru à un certain moment que je ne l'avais pas consulté autant que je l'aurais dû, que je ne l'avais pas consulté comme le premier ministre de la Grande-Bretagne avait consulté les leaders des autres partis là-bas. Si mon honorable ami met les circonstances en regard, il constatera, je crois, que j'ai suivi de très près la conduite du premier ministre de la Grande-Bretagne. Celui-ci a convoqué une conférence des chefs, lorsqu'il a décidé la question de savoir si le Parlement serait réuni ou non, sans doute pour leur communiquer les renseignements qu'il possédait. Tant que nous n'avons pas su au Canada que le parlement britannique allait être convoqué, la nécessité d'une conférence n'avait pas surgi. Le premier ministre britannique a prié de prendre part à la conférence le leader du groupe travailliste et un ou deux autres un jour seulement avant la convocation du parlement anglais dans le but d'adopter une loi relative à la défense du pays. La veille de la réunion du parlement anglais, le soir même qu'un câblogramme d'Angleterre m'eût appris que le premier ministre britannique avait décidé de convoquer le parlement, je demandai immédiatement à l'un de mes secrétaires de s'assurer que le leader de l'opposition serait invité à me rencontrer le matin suivant. Il passait dix heures du soir quand je reçus la nouvelle, et je partais alors pour Toronto afin d'assister aux funérailles de feu mon ami le sénateur O'Connor, auxquelles je devais tenir les cordons du poêle. J'hésitai à renoncer à cet engagement tant que je n'eus pas l'assurance qu'un grave danger nous menaçait, et que je ne pouvais m'éloigner. La nouvelle m'est parvenue par dépêche subséquente. Je supprimai le voyage et, le lendemain matin, mon honorable ami ne se montra pas et l'on m'informa qu'il n'était pas en ville mais à Toronto. Je lui téléphonai à Toronto afin de le mettre au fait des circonstances graves qui s'étaient élevées. Je lui communiquai les nouvelles reçues et lui dis que je serais heureux de lui montrer les dépêches. Je lui déclarai qu'elles étaient à sa disposition s'il voulait bien venir à Ottawa. Il me parla d'engagements qu'il avait et me demanda si je croyais qu'il fût nécessaire pour lui de venir. Si j'avais douté de la loyauté de mon honorable ami, si j'avais pensé qu'il